

STE AGNES ET LES PETITS AGNEAUX.

QUI ne connaît la touchante histoire de Sainte Agnès ; de cette jeune vierge de treize ans, dont le zèle, dit St. Ambroise, a été au-dessus de son âge, et la vertu au-dessus de sa nature. Son nom seul est une louange, signifiant sa pureté, présageant son innocence et son martyre.

Cette petite sainte, la bien-aimée des Romains, comme on l'appelle, naquit à Rome, au commencement du quatrième siècle, de parents riches et craignant Dieu ; dès ses plus tendres années, elle apprit et pratiqua l'amour le plus ardent de Jésus, le divin époux de son âme.

Approchant de sa treizième année, elle se voit l'objet des poursuites insensées de Procope, le fils même du préfet, et répond à ses instances par de sublimes paroles qui disent son union irrévocable avec son céleste fiancé.

Elle énumère les bienfaits qu'elle en a reçus : "c'est lui qui m'a passé au doigt l'anneau des noces mystiques ; lui qui a ceint mon cou d'un collier de pierres précieuses. Il m'a revêtu d'une cyclade tissée d'or, et il m'a donné pour atours des diamants sans prix. Il m'a marquée au front, pour que chacun voie bien que je suis à Lui, et que je ne puis être à un autre. Son sang a teint mes joues de sa rougeur ; ses tendresses sont virginales, et il m'a montré les trésors innombrables que je posséderai, si je lui suis fidèle."

Le jeune homme, ainsi repoussé tombe malade de désespoir ; son père, affligé, prétend obtenir, d'abord par de séduisantes promesses, ensuite par de terribles menaces, le consentement d'Agnès qui reste inflexible, se contentant de vanter les qualités que possède Celui qu'elle s'est choisi et qu'elle ne veut pas abandonner : il est noble, il est beau, il est sage, il est riche, il est bon, il est puissant. La vierge est alors condamnée, par le cruel préfet, à subir d'indicibles affronts dont la puissance divine la préserve par d'éclatants prodiges : le téméraire amant tombe mort aux pieds de la vierge, qui le rend à la vie ; son père, touché de ce bienfait, voudrait maintenant sauver Agnès, mais cédant à la fureur populaire, il se remet à son lieutenant Aspase du soin de continuer la persécution et les tortures ; celui-ci fait jeter Agnès dans un bucher ardent ; nouveau miracle : les flammes s'écartent, se divisent, et vont se jeter au milieu de la foule qu'elles épouvantent et dispersent.

Enfin Aspase, ivre de rage, ordonne au bourreau de plonger son glaive dans la gorge de cette tendre victime, dont l'âme brillante s'élance libre à travers les airs, tandis qu'un groupe d'anges descendant du ciel à sa rencontre l'accompagne sur le sentier lumineux.

Le petit agneau est immolé ; l'épouse est unie pour jamais à son Epoux.

Le huitième jour après la mort d'Agnès, ses parents, en prières près du tombeau, virent une grande multitude de vierges parées de robes de drap d'or et de pierres précieuses, couronnées de guirlandes, de perles et de beaux diamants ; au milieu d'elles s'avancait notre aimable sainte, triomphante et glorieuse, ayant à ses côtés un agneau plus blanc que le

lait et la neige. La jeune martyre pria ses compagnes de s'arrêter, puis se tournant vers ses parents elle leur adressa ces mots : Vous voyez que vous ne devez pas me pleurer comme une morte ; réjouissez-vous ensemble et félicitez-moi, parceque j'ai été reçue avec ces compagnes dans les demeures éternelles, et que je suis unie dans les cieux à celui que j'ai aimé sur la terre de toute ma puissance d'aimer.

Et ayant prononcé ces paroles, elle passa.

C'est sans doute en souvenir de cette apparition, et aussi à cause de son nom, de ses vertus et des circonstances particulières de sa glorieuse mort, que Sainte Agnès est ordinairement représentée à genoux et tenant sur un livre, sous son bras, ou ayant par terre auprès d'elle, un petit agneau d'une éclatante blancheur.

Au reste, non-seulement la peinture et la poésie nous ont retracé, sous le symbole de l'agneau, la vie si pure, l'amour si tendre, la mort si calme et si héroïque de la douce Agnès, mais la liturgie catholique elle-même a fixé, par des cérémonies d'un mysticisme touchant, le souvenir de ses vertus aimables et de son généreux sacrifice.

Il y a, à Rome, deux églises de Sainte Agnès ; l'une s'élève sur la place Navonne, à l'endroit de son martyre ; l'autre bâtie par la reconnaissance de Constantin, et située hors la porte Pie, sur la voie Nomentane, conserve dans sa crypte les reliques de la sainte.

C'est dans cette dernière basilique que, chaque année, le 21 janvier, fête de la douce Agnès, on bénit les agneaux dont la laine doit servir à la confection des palliums.

Ce jour là, quand les circonstances permettent de suivre en tout point les usages établis, il y a grande fête dans la ville dont les citoyens se portent en foule sur la via Pia et à l'Eglise de Ste Agnès.

Deux petits agneaux, choisis parmi les plus beaux et les plus immaculés que l'on a pu trouver, sont placés dans deux corbeilles richement ornées, et tenues en équilibre sur le dos d'un cheval dont les rênes sont aux mains d'un haut dignitaire.

Une procession se forme et se met en marche, allant tout d'abord sur la place Saint Pierre faire une courte station sous les fenêtres du Vatican. Le Pape donne aux petits agneaux une première bénédiction ; on traverse ensuite la ville dans toute sa largeur pour franchir la porte Pie et longer la voie Nomentane jusqu'à la basilique. Celle-ci a revêtu ses décors les plus riches ; les murs disparaissent derrière les tentures aux couleurs variées, et dessinant toutes les lignes par leurs plis gracieux ; des lustres de cristal, chargés d'innombrables lumières, descendent de la voûte tout autour de la nef, et forment comme une immense et glorieuse couronne ; les dalles du pavé se dérobent elles-mêmes sous un épais tapis de verdure qui se continue devant le portique, et se prolonge jusque dans la rue.

Une messe, chantée en musique, commence à dix heures. Après l'*Agnus Dei*, le clergé se rend à la sacristie pour rentrer aussitôt processionnellement dans le sanctuaire. La marche est ouverte par des clercs portant des flambeaux, l'encensoir et le bénitier ; viennent ensuite deux ecclésiastiques, tenant chacun sur les bras un superbe coussin de damas rouge ordé de franges d'or, sur lequel est couché le petit